Les traces du passé et les preuves du présent : le cas des Philippines

Paulina Machuca

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/709>

ISSN : 2105-2735

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique

Paulina Machuca, « Les traces du passé et les preuves du présent : le cas des Philippines », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/709>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Les traces du passé et les preuves du présent : le cas des Philippines

Paulina Machuca

1 **Mme Paulina MACHUCA**

Bonjour chers collègues. Je souhaiterais remercier les organisateurs du colloque de l'invitation. Je parlerai en français avec un accent très mexicain, mais vous parviendrez à me suivre grâce à ma présentation. J'évoquerai six points dans le cadre de mes recherches ethnohistoriques sur le Mexique et les Philippines.

L'ethnohistoire au Mexique

- 2 L'ethnohistoire comme discipline assumée apparaît au Mexique dans les années 1970 au sein de l'École Nationale d'Anthropologie et Histoire (ENAH). Ses antécédents proviennent de l'étude de l'histoire ancienne du Mexique associée à la linguistique qui a pris son essor autour de 1950.
- 3 Les débuts de l'ethnohistoire mexicaine sont associés à une forme de rébellion face à deux réalités. D'une part, nous remettons en question les descriptions impressionnistes figées dans le temps et dans l'espace, toujours soumises à l'œil observateur d'un certain type d'anthropologie.
- 4 Par ailleurs, nous réagissons contre un éloignement de méthodes orthodoxes d'une historiographie privilégiant le vocabulaire de groupes au pouvoir et les raisons d'État dans ses interprétations des systèmes du passé. L'ethnohistoire mexicaine s'est avérée être un champ thématique alternatif au discours hégémonique qui favorisait les groupes européens à partir du XVI^e siècle.
- 5 En 1976, le professeur Carlos MARTINEZ MARIN, l'un des fondateurs de l'École ethnohistorique au Mexique critiquait le manque de réflexion sur les préalables théoriques et les spécificités de la méthodologie. Carlos MARTINEZ MARIN s'interrogeait sur la manière de réussir à mener à leur terme des recherches véritablement ethnohistoriques et non seulement un rapprochement entre des

disciplines voisines. Carlos MARTINEZ MARIN répondait lui-même « on doit conjuguer dans la mesure du possible lorsque les circonstances le permettent le travail sur les sources et les documents soumis à la méthodologie de l'histoire. Et par ailleurs, ne pas perdre l'optique ethnographique, afin d'identifier les traits et les institutions culturelles, afin de réaliser l'inventaire culturel du groupe ou du thème étudié. Cette optique ethnographique enrichit et approfondit le travail purement historique de l'ethnohistorien ».

- 6 À noter que l'approche de Carlos MARTINEZ MARIN tend à renforcer la combinaison entre la méthode historique et le travail de terrain ethnographique. Mais, finalement, cela n'aboutit pas davantage à ce qu'elle recherche pourtant, c'est-à-dire offrir une synthèse disciplinaire nouvelle. Il en résulte que l'ethnohistoire mexicaine est toujours fluctuante et les frontières perméables entre l'histoire et l'anthropologie.
- 7 Étant entendu la diversité et l'abondance de sources indigènes au Mexique, il est compréhensible que l'ethnohistoire se soit orientée en bonne mesure vers l'étude de ce secteur. Néanmoins, à partir du XVI^e siècle, d'autres groupes originaires d'Asie et d'Afrique se sont également intégrés au système colonial de la Nouvelle-Espagne (Mexique). Mais, jusqu'à très récemment, ils ont été exclus de la discipline ethnohistorique. Vous retrouvez une carte de la provenance des Asiatiques arrivant dans la Nouvelle-Espagne. Ils n'arrivaient pas seulement des Philippines, mais également d'autres régions d'Asie.
- 8 Cependant, pour le cas des Asiatiques, il est à noter une croissance importante de la production historiographique au Mexique. Si son immigration fut numériquement moins importante que celle d'Afrique, sa localisation sur la côte du Pacifique (Guerrero et Colima) lui permet de laisser un héritage culturel notable dans ces régions.
- 9 À travers mes recherches récentes, je propose un nouveau versant de l'ethnohistoire mexicaine, c'est-à-dire l'étude de la migration asiatique et son impact sur la culture de la Côte. À mon avis, l'ethnohistoire est l'instrument le plus complet, car il ne s'agit pas uniquement de connaître le passé de cette population, mais également les survivances culturelles dans le présent.
- 10 En d'autres mots, il s'agit de ce que Nathan WACHTEL a appelé « l'histoire régressive » en allant du présent au passé à travers l'analyse de l'héritage asiatique au Mexique et faisant corps avec la culture actuelle. Par ailleurs, ce phénomène social a sa réplique inverse, puisque l'héritage américain aux Philippines à travers les voyages du galion de Manille est totalement intégré à cette culture nationale actuelle. Autrement dit, les survivances culturelles nous ramènent nécessairement à des passés et à un présent à travers des travaux de terrain identifiant des réalités et des recherches en archives et donnant une assise chronologique et un cadre explicatif si nécessaire. Même si l'objet est ethnohistorique, ignorer l'une des deux démarches peut entraîner des risques, voire conduire à des insuffisances ou même à des erreurs.

Le cas du Santo Niño de Cebu

- 11 Cela peut être démontré à nos propres dépens. En 2012, Thomas CALVO et moi-même avons publié un article sur la présence de Santo Niño de Cebu, culte éminemment philippin en Nouvelle-Espagne. Nous avons pris comme base exclusive un beau document datant de la fin du XVIII^e siècle mentionnant la naissance d'un culte portant

ce nom à partir d'une petite statue d'ivoire parmi un groupe d'afro-mexicains de la Costa Chica de Guerrero.

- 12 À la fin du dossier, le Saint-Office affirmait qu'il avait mis un terme à cette déviance et nous acceptions tristement ce verdict. Mais, quelques mois plus tard, un anthropologue du CIESAS de Oaxaca, Rodrigo de la TORRE lut notre texte et nous informa qu'il travaillait sur un culte actuel enraciné dans cette région du Pacifique autour d'un Enfant Jésus appelé Santo Nino Manuelito (cf. petite statue). La description de l'inquisition sur laquelle Thomas CALVO travaillait correspondait parfaitement à la petite idole actuelle, y compris quelques fractures de l'objet. Le culte avait donc survécu et nous étions restés « trop courts » dans notre recherche.

Les guitares « d'origine asiatique »

- 13 Mais, parfois, dans la précipitation, nous pouvons être « trop longs ». Il y a un an on m'invita à évaluer un article sur des guitares que l'homme fabrique actuellement dans la région de Hidalgo au Mexique. La particularité de ces petites guitares est que leur élaboration intègre une sorte de vernis (*maque*) selon une technique asiatique.
- 14 L'auteur de l'article affirmait que cette tradition artisanale remontait à l'époque du galion de Manille et était donc directement arrivé depuis les Philippines. Néanmoins, la première référence dans ce cas date de la fin du XIX^e siècle et il n'y a aucune preuve historique de la présence d'artisans coloniaux dans son lieu d'étude. Il est certain que le « *maque* » arriva très tôt en Nouvelle-Espagne et qu'il s'inséra avec succès dans certaines régions comme à *Patzcuaro Michoacán* où les preuves dans la documentation historique coloniale et la culture matérielle sont claires.
- 15 Mais, ces mêmes preuves sont absentes dans le cas des petites guitares de Hidalgo et il s'agit de transferts culturels bien postérieurs aux voyages transpacifiques. À notre époque où la tradition connaît parfois un certain regain, où un objet pèse ce que pèse son ancienneté, nous courons également le risque de déformer l'information et de « faire trop long ».
- 16 En effet, nous arrivons au point central de ma proposition, c'est-à-dire l'utilité de l'ethnohistoire pour comprendre les processus socioculturels de la rencontre entre l'Asie et l'Amérique à partir du XVI^e siècle avec les voyages transpacifiques du galion de Manille. Mais je parle de l'ethnohistoire entendue comme une orientation méthodologique impliquant une recherche des « archives aux terrains ». Je reprends le titre de Nathan WACHTEL et non seulement comme un champ thématique, afin d'être ni « trop court ni trop long ».

La « tuba » et le vin de coco

- 17 Depuis quelques années, j'ai entrepris une recherche sur le vin de coco, une boisson obtenue grâce à la distillation de la sève du cocotier. Cet arbre est fortement présent dans les régions de Colima et d'Acapulco. La plante provient d'Asie et fut introduite depuis les Philippines à la fin du XVI^e siècle et la technique d'élaboration fut d'abord pratiquée au Mexique par les Philippines qui arrivèrent à la même époque.
- 18 Si cette production se développa dans les deux régions de Colima et d'Acapulco, c'est parce que les conditions géographiques y étaient favorables. Par ailleurs, de nombreux

Asiatiques provenant du galion de Manille s'y fixèrent. Certains ont débarqué de manière illégale à Colima et d'autres de manière plus officielle à Acapulco.

- 19 L'activité des Philippins produisant du vin de coco en Nouvelle-Espagne est bien documentée, mais je me heurtai à un problème. En effet, le vin de coco n'existait plus au Mexique, mais seulement aux Philippines où j'ai décidé de me rendre en 2012 ainsi qu'en 2013 et en 2015 pour poursuivre mes recherches.
- 20 L'ethnographie me permit de comprendre avec plus de clarté le processus d'élaboration. Par exemple, combien de litres de sève sont nécessaires pour obtenir un litre distillé ? Comment sont les instruments de distillation que les sources coloniales décrivent sommairement ? Qu'en est-il des ponts en bois de palmier à palmier utilisés durant la colonie ? L'expérience ethnographique signifia pour moi l'accès à une information de première main et inaccessible dans l'espace objet principal de ma recherche (Colima) et documenté, par ailleurs, très partiellement dans les sources historiques.
- 21 D'autre part, l'ethnographie me permit de comparer le processus d'élaboration d'une autre boisson (*tuba*) obtenue par la seule fermentation de la même sève. Elle est actuellement consommée à Colima et aux Philippines dans les deux régions sous le même vocable philippin *tuba*. Quatre siècles après avoir été introduite à Colima, son élaboration est pratiquement la même dans les deux régions. Ce qui diffère est sa consommation, parce qu'elle fermente plusieurs jours aux Philippines et se transforme en une boisson alcoolisée comme la bière. Par opposition, la *tuba* est bue à Colima comme une boisson rafraîchissante et se consomme avec d'autres ingrédients non utilisés aux Philippines.
- 22 Je vous montrerai brièvement des images comparatives sur la *tuba* au Mexique et aux Philippines concernant :
 - les producteurs et la manière quasi similaire dont ils grimpent au palmier ;
 - les « escaliers » réalisés sur les arbres ;
 - la source de la sève ;
 - les couteaux utilisés ;
 - les récipients pour la sève. Au Mexique, nous retrouvons peu de bambou, alors qu'aux Philippines les récipients proviennent du bambou.
- 23 Aux Philippines, la *tuba* a une connotation populaire et quasi péjorative. Au contraire, la *tuba* est un élément d'identité régionale à Colima au point que la mairie a tenté d'imposer aux vendeurs ambulants de *tuba* un habit d'Indien, bien que la *tuba* ne soit pas mexicaine. C'est un exemple clair d'un type d'échanges modifiant physiquement et culturellement un point de réception et s'adaptant aux goûts et aux besoins de la société réceptrice.

Le « *paliacate* » et le « *rebozo* »

- 24 Nous retrouvons d'autres exemples d'échanges matériels et culturels grâce au galion avec le *paliacate* et la technique de teinture de certains *rebozos* mexicains. Le *paliacate* et le *rebozo* sont deux éléments d'identité mexicaine dont l'origine est asiatique.
- 25 Le *paliacate* est un mouchoir de coton très coloré provenant de la région de Pulicat en Inde, ce qui explique cette appellation. Le dessin caractéristique imprimé correspond

au signe « *paisley* » d'origine perse. Ces textiles circulèrent de l'Inde aux Philippines et passèrent en Nouvelle-Espagne et au Mexique.

- 26 À l'époque de l'indépendance, le *paliacate* obtint son titre de noblesse lorsqu'un des héros de la geste, José MARIA MORELOS y PAVON l'utilisa. Dès lors, il se fabrique au Mexique avec les mêmes couleurs et dessins, bien que les Chinois les vendent actuellement aux Mexicains avec des tissus artificiels. Vous retrouvez des images de José MARIA MORELOS y PAVON avec le *paliacate* et quelques images de *Paliacate* avec les danses folkloriques. Il s'agit d'un élément d'identité mexicaine.
- 27 Comme toujours, nous risquons d'être « trop court ou trop long », même lorsque nous nous appelons la *Real Academia de la Lengua Espanola*. Le terme de « *paliacate* » est apparu dans son grand dictionnaire en 1984 avec une étymologie on ne peut plus fantaisiste. Le terme serait issu de l'espagnol « *pal* » (*para él*, pour le) et du « *nahuatl* » (nez). Cela permet à la RAE d'aller pêcher au loin aux deux sources impériales essentielles pour elle, l'espagnol et l'aztèque. Vous retrouvez une carte de la région de *Paliacate*. Par ailleurs, les *paliacates* sont issus d'Inde.
- 28 S'agissant du *rebozo* mexicain, un élément culturel l'unit à l'Asie. La technique de teinture connue telle que l'*ikat* (parole d'origine malaise) de tradition très ancienne se trouve dans la partie sud de l'archipel philippin en particulier au *Mindanao*. Aujourd'hui, les *rebozos* de La Piedad (Michoacán) utilisent cette technique (*ikat*). Vous retrouvez des illustrations avec la technique avant teinture et post-teinture. Tout cela nous amène à nous interroger sur ce que nous appelons communément « la tradition mexicaine » pour laquelle ce qui n'est pas d'origine méso-américaine est nécessairement espagnol et inversement. Comme souvent, nous sommes « trop courts ou trop longs » dans l'énoncé géographique ou chronologique.

L'ananas (piña) aux Philippines

- 29 Les Philippines sont également un espace propice à la recherche ethnohistorique permettant de mettre certains éléments culturels à la bonne place, en particulier quant à leur origine américaine. Même s'il est vrai que les Indiens mexicains furent beaucoup moins présents aux Philippines que l'inverse, les Philippines furent les « Indes » de la Nouvelle-Espagne.
- 30 Aujourd'hui, la Vierge de Guadalupe mexicaine entre toutes les dévotions introduites aux Philippines (essentiellement à la fin du XVIII^e siècle) est la patronne de l'archipel. Vous retrouvez la photo d'un candidat politique aux Philippines avec la Vierge de Guadalupe à ses côtés. De l'autre côté, José RIZAL est le héros philippin.
- 31 L'ananas est une plante originaire d'Amérique du Sud qui arriva aux Philippines avec le galion. Actuellement, beaucoup de personnes la considèrent comme « indigène » de l'archipel. Il est remarquable qu'au XVIII^e siècle les Philippins aient transformé une plante simplement comestible en un élément plus complexe avec l'utilisation de ses fibres pour confectionner des textiles de grand luxe. Vous retrouvez une femme tissant des fibres d'ananas et des images de l'élite philippine au XIX^e siècle avec les habits transparents d'ananas. Voici également le *Barong tagalog*, l'habit masculin d'ananas.
- 32 Aujourd'hui, la *piña* est un vecteur d'identité philippine et nous pouvons nous demander pourquoi c'est le seul pays où nous élaborons ce type de textile avec une domestication de la plante et des techniques n'ayant guère dépassé un à deux siècles. La

réponse est qu'aux Philippines il existe une tradition millénaire d'utilisation des fibres pour de multiples usages comme l'*abaca* (autre plante), et l'ananas trouva un terrain propice à l'innovation.

Réflexions

33 Ce sont des exemples de la manière par laquelle un échange peut en s'appuyant sur un temps long s'enrichir en un temps court à travers l'espace dilaté. Qui a dit que l'ethnohistoire n'était pas une discipline en soi ? C'est au moins un art d'éviter des pièges. (*Applaudissements*).

34 **Mme Anne-Christine TAYLOR DESCOLA**

Merci beaucoup, Paulina.

RÉSUMÉS

Colima, une ville (et un petit état) de l'ouest mexicain, sur les bords du Pacifique, est connue comme la « ville des palmiers », grâce à l'abondance de ses cocotiers (*Cocos nucifera* L.). Selon ses habitants, les palmeraies sont originaires de la région : depuis les « temps immémoriaux » ils ont bénéficié de cet arbre, tout aussi bien s'agissant de gastronomie que d'architecture. De fait la boisson traditionnelle et identitaire de Colima est la tuba élaborée à partir de la sève du cocotier, et le « tubero » —tout à la fois celui qui récolte la sève au sommet des arbres, et qui la vend par les rues— a sa statue dans un des jardins du centre de la ville. La municipalité a même tenté de lui imposer un habit de « manta », c'est-à-dire indigène. En fait, si l'on va un peu sous la surface, il apparaît vite, comme en d'autres cas, que la réalité historique demande un peu plus que des ajustements à ce qui est une autre « invention ». Le *Cocos nucifera* fut introduit à Colima à la fin du XVI^e siècle, grâce à la conquête des Philippines à partir de 1565 et au Galion de Manille. Ce furent les Philippins immigrés en Nouvelle Espagne (Mexique) qui, dans cette région, introduisirent leur savoir-faire pour une bonne utilisation du palmier et la confection de cette boisson et son dérivé distillé, le « vin de coco ».

A partir de ces antécédents, en 2012, j'ai entrepris une recherche aux Philippines, dans la perspective non seulement d'une histoire régressive, sur quatre siècles et demi, compliquée de transferts géographiques, d'une rive à l'autre du Pacifique. Cela me permettait de comprendre mieux les phénomènes liés aux échanges culturels et matériels entre le Mexique et les Philippines. Dans ces pays je découvris des faits fascinants : au-delà du cocotier, les deux pays ont échangé diverses plantes, diverses techniques, des connaissances gastronomiques, bien entendu des pratiques religieuses que l'on connaît mieux. Ici comme au Mexique, les unes et les autres ont été appropriées, sont considérées comme originaires du lieu. Même si le transfert s'accompagne de survivances linguistiques : le terme « tuba » est philippin, et le « kamoteng » usé aux Philippines provient du nahuatl « camotl » —patate douce.

La distillation de la tequila, boisson nationale mexicaine trouve son origine dans l'alambic philippin ; le palacate, mouchoir aux couleurs vives et aux dessins caractéristiques, traditionnellement dans toutes les poches mexicaines, vient des Indes. A l'inverse la papaye, l'ananas bien installés sur les tables philippines, proviennent d'Amérique. Le cas de l'ananas, tout comme celui

de la tuba conduisent à un constat : au long des siècles, de chaque côté du pacifique, il y a eu deux cheminements parallèles : et la tuba de Colima est aujourd'hui différente de la philippine, tout comme ses buveurs, socialement ; et les Philippins, ayant reçu l'ananas sont les seuls à l'avoir tissé, et en ont fait un de leurs référents nationaux.

Qu'est-ce qui a dévié, voire oblitéré les mémoires historiques ? En quoi l'enquête anthropologique peut-elle aider à résoudre des questions de cette nature ? Sans oublier l'histoire, qui pose des jalons, mais aussi la géographie qui encadre les dilemmes. On observe aujourd'hui que les Philippins ont une extraordinaire habileté pour le tissage. Elle se perçoit depuis au moins les temps de l'occupation espagnole. Elle se comprend en observant la richesse de la nature de l'archipel en plantes les plus diverses. On la touche aujourd'hui en admirant les magnifiques habits de fibre de piña (ananas). Bien sûr il reste, au cœur de la question, l'interrogation profonde : pourquoi est-ce cette nouvelle venue qui est devenue l'expression de la fierté nationale, ou régionale ?

AUTEUR

PAULINA MACHUCA

El colegio de Michoacan (Mexique)